

DES NOUVELLES DU LIVRE POUR LA JEUNESSE

EXILS ET MIGRATIONS (VOLET 1)

Élizabeth Vlieghe
Enseignante retraitée

« Réfugiés », « Demandeurs d'asile », « Crise de l'immigration », toutes ces expressions font la une des médias occidentaux ces derniers temps. Pourtant les migrations existent depuis la nuit des temps. Les auteurs pour la jeunesse n'ont d'ailleurs pas attendu pour aborder ce sujet, notamment à travers l'évocation des discriminations dont les étrangers étaient victimes ou des problèmes vécus par les sans-papiers. On pourrait ainsi suivre l'évolution de ce thème au fil des années. Néanmoins, il est évident que le nombre de personnes ayant dû quitter leur pays, en raison des guerres ou des persécutions, pour se réfugier en Europe et y demander l'asile, s'est accru ces dernières années. Tous viennent s'ajouter au flot de ceux qui fuient la misère et la famine, voire les conditions climatiques.

D'où l'intérêt d'aborder la question avec les élèves, qui souvent, comme bien des adultes, au mieux s'interrogent, se mobilisent parfois, au pire mélangent tout, reprenant à leur compte les discours ou les attitudes souvent stéréotypées, voire xénophobes. Ils devraient notamment ainsi prendre

conscience qu'on n'abandonne pas son pays par plaisir, que c'est une question de survie, malgré tous les dangers qui attendent les fugitifs, que c'est toujours un déchirement et que les parents sont prêts à tous les sacrifices pour protéger et sauver leurs enfants, souvent les premières victimes du chaos ambiant. On pourra également leur indiquer que, parallèlement à toutes ces arrivées en Europe, nombre de pays limitrophes de ceux en guerre ou sous régime dictatorial accueillent des millions de réfugiés parqués dans des camps, qui vivent dans des conditions extrêmement précaires durant de longues années, parfois durant une vie entière. Ainsi la Jordanie (quasiment 30% de sa population est constituée de réfugiés), le Liban, la Turquie, l'Iran, le Pakistan, l'Éthiopie sont les six pays accueillant le plus grand nombre de réfugiés d'après Amnesty International : on constatera qu'aucun ne fait partie de l'Europe...

Le nombre d'ouvrages étant très élevé, je n'ai pu tous me les procurer ou les lire. Cette chronique comprendra donc deux volets et, pas davantage que d'habitude, n'a la prétention d'être exhaustive sur le sujet. S'y côtoient, des albums, des romans très courts, d'autres plus longs, plus difficiles, plus exigeants ou plus engagés, ainsi que quelques bandes dessinées. Des documentaires et des films compléteront la sélection.

Même si j'ai essayé de privilégier des ouvrages récents, reflétant donc l'actualité, il m'a semblé intéressant de ne pas exclure des ouvrages plus anciens, afin de souligner que, même si on parle de « crise » à l'heure actuelle, les migrations, déplacements de population, l'exil... ne datent pas d'hier.

On pourra s'interroger sur les pays d'origine et ceux d'accueil ; sur les raisons de la fuite ou du déplacement ; sur les conditions dans lesquelles s'effectue cette épreuve effrayante que représente souvent le long voyage vers la liberté, la sécurité et une nouvelle vie. Une fois qu'ils sont enfin arrivés dans le pays de transit ou d'accueil, quel sort est réservé aux exilés, comment sont-ils accueillis, traités ? Quels obstacles doivent-ils encore surmonter ? Réussissent-ils à s'adapter, à s'intégrer, à reconstruire une nouvelle vie ? À quel prix ? Sont-ils aidés ou au contraire rejetés ? Quels sentiments éprouvent-ils, eux et ceux qui les côtoient ?

ALBUMS

***Moi Dieu Merci qui vis ici*, Thierry Lenain, illustrations d'Olivier Balez, Albin Michel Jeunesse, 2008.**

Blessé, puis torturé et emprisonné durant trois ans pour avoir refusé de tuer ses « frères », Dieu Merci réussit, grâce à la complicité d'un médecin, à fuir la guerre civile qui ravage l'Angola. Soutenu par l'énergie de son grand-

père Kiluanji qui vit en lui, il quitte la terre de ses ancêtres et ceux qu'il chérit pour rejoindre la France : il y devient un réfugié, un « sans-papiers », un invisible qui saura pourtant porter secours à une vieille dame que personne ne voit ni n'entend. Celle-ci lui prouve sa reconnaissance en lui procurant un toit, mais Dieu Merci n'en reste pas moins un étranger à la recherche de petits boulots, suscitant des réactions contradictoires chez ceux dont il croise la route.

Un album engagé narrant une histoire vraie, rehaussée par des illustrations magnifiques qui la complètent efficacement. Le texte, sans être complètement rimé, joue sur des sonorités qui se répètent, se répondent et créent ainsi un rythme contribuant à lui donner sa force. L'essentiel est dit : on ne fuit jamais son pays par plaisir, l'exil est une déchirure, reconstruire sa vie demande force et énergie ; Dieu Merci qui, en première page, nous tournait le dos, regardant le pays qu'il devait abandonner pour ne pas y mourir, nous fait face, bien vivant, à la dernière.

L'Oiseau de Mona, Sandra Poirot-Cherif, Rue du Monde, 2008.

À huit ans, Mona attend avec impatience la naissance du bébé que sa mère attend ; elle aime aller à l'école, courir au parc avec son père, danser avec ses copines. Pour autant, elle se sent différente des autres enfants, car un oiseau noir la suit partout depuis cinq ans. Ses parents et elle vivent chez une tante depuis qu'ils ont fui leur pays en guerre, tous trois dormant dans la même chambre. Chaque matin, son père guette le facteur en espérant recevoir les fameux papiers qui donnent le droit de vivre et de travailler en France, précieux sésame qui fera disparaître les oiseaux. Mona ne comprend pas pourquoi elle ne pourrait pas rester dans ce pays qu'elle aime et fait des cauchemars depuis que Mauricio, lui aussi sans papiers, a disparu de l'école. L'originalité de cet album tient dans l'alternance des illustrations en couleurs qui ornent chaque page de droite, tandis que le texte, très simple sans être simpliste, se trouve à gauche, agrémenté des dessins et des réflexions au crayon de la narratrice. L'oiseau ou les oiseaux, tantôt grands ou petits, passent d'une page à l'autre, symbolisant la menace bien réelle qui plane sur cette famille. Un album touchant et optimiste qui s'achève sur le triomphe de la petite fille au gala de danse de l'école, la naissance de son petit frère, et l'espoir que tout ira bien, quatre oiseaux s'envolant dans une direction opposée à celle prise par la famille.

ROMANS

***La Soupe aux amandes*, Sylvie Deshors, Petite Poche, Thierry Magnier, 2010.**

Éternels voyageurs qui ne partent ni n'arrivent jamais nulle part faute de papiers, Ram et sa mère vivent dans un immense aéroport. Ils ont appris à se fondre dans la foule, à ruser pour éviter les contrôles, alors qu'ils sont transparents aux yeux de tous les « robots » venus prendre l'avion. Le petit garçon, qui se raconte chaque jour de nouvelles histoires mettant en scène de nouveaux héros, a même inventé une formule magique pour ne pas se faire repérer par les vigiles et leurs chiens. Ces « invisibles » peuvent néanmoins compter sur la complicité et le soutien d'Ayu, femme de ménage, et de José, qui tient la cafétéria. Car ces deux-là s'occupent aussi des cent autres clandestins qui hantent l'aéroport, en leur offrant la meilleure soupe aux amandes de la ville.

En moins de cinquante pages, ce mini-roman, très accessible et émouvant, réussit à broser sans pathos la condition de réfugiés et de clandestins bloqués « entre deux mondes¹ ». Cette fable rappellera à ceux qui les ont vus le film de Philippe Lioret, *Tombés du ciel* (1993) et celui de S. Spielberg *Le terminal* (2004), s'inspirant tous deux de l'histoire vraie d'un réfugié iranien qui vécut de nombreuses années dans le terminal 1 de Roissy.

***La Fille qui parle à la mer/Le Garçon au chien parlant*, Claudine Galea, illustrations d'A. Petit, Boomerang, Éditions du Rouergue, 2013.**

Deux enfants vivent de part et d'autre de l'océan : Oyana et Loïc n'avaient à priori aucune raison de se rencontrer ; pourtant, à la fin de l'été, le jeune garçon et son chien Nouma trouvent une princesse endormie sur la plage : magnifique chevelure noire, peau dorée et yeux de velours sombre. Ils ne parlent pas la même langue mais finiront par se comprendre. L'originalité de cette collection est de proposer une double lecture, recto-verso, deux points de vue qui s'imbriquent et se complètent. Qu'on commence par l'un ou par l'autre récit, ils finissent par se rejoindre. L'un est cependant plus tragique que l'autre : Oyana a dû fuir son pays en guerre avec

1. C'est le titre d'un roman saisissant d'Olivier Norek, destiné aux adultes, dont l'action se déroule dans la jungle de Calais, juste avant son démantèlement. Un autre de Delphine Coulin, intitulé *La fille de la jungle*, se centre encore davantage sur les mineurs livrés à eux-mêmes et aux pires exactions dans le camp.

sa mère et son petit frère ; ils ont marché durant six jours pour arriver jusqu'à la mer où il a fallu attendre, cachés dans un hangar, le départ d'un bateau surchargé de réfugiés qui fera finalement naufrage au cours d'une tempête ; Loïc, quant à lui, enfant heureux, émerveillé par cette apparition, découvre tout à coup, la dure condition des fugitifs ; ses parents semblent ouverts et décidés à aider la petite rescapée qui s'appriivoise lentement. Un récit tout simple, qui suggère davantage qu'il ne décrit, évoquant de façon universelle, presque sous forme de conte, une réalité que l'on pourra rapprocher de l'actualité.

Le texte a été adapté pour le théâtre².

Frères d'exil, Kochka, illustrations de T. Haugomat, Flammarion Jeunesse, 2016.

Minoritaire dans cette sélection, voici un récit qui aborde l'exil et le déracinement liés au dérèglement climatique. Janek et Youmi, les parents de la petite Nani, 8 ans, se résignent enfin à quitter leur île menacée d'engloutissement. Ils vont devoir tout abandonner pour espérer survivre et, malheureusement, laisser sur place Enoha et Moo, les grands-parents maternels de leur fille, trop âgés et affaiblis pour les suivre. Ipa Enoha, paralysé des jambes depuis un accident survenu quand il avait 10 ans, loin d'être amer, met tout en œuvre pour léguer à sa petite fille une philosophie de la vie pleine d'amour et d'espoir. À travers des lettres, une pierre et un oiseau de bois, il lui confie un héritage inestimable qui accompagnera la fillette durant le long et douloureux voyage vers le continent ; ces lettres rassurantes, pleines de bonté et de sagesse, Nani les partagera avec Semeio, son frère d'exil, qu'elle et ses parents ont spontanément adopté lorsque l'enfant s'est retrouvé seul au monde après la mort de son grand-père Mano, bousculé par une foule en panique.

La famille de Nani, leurs voisins Monura, Paï et le petit Laï ont quitté la terre de leurs ancêtres, contraints et forcés, mais l'île et ses habitants engloutis resteront à jamais dans leur cœur. Fatalistes, mais non découragés, ils se tournent vers l'avenir en serrant les coudes et en espérant être accueillis au mieux dans leur nouvelle patrie. Un récit simple et poétique, belle leçon de vie et de résilience, porté par de très belles illustrations stylisées aux couleurs vives.

2. Cf. <https://collectifhybris.wordpress.com/lafillequiparlealamer/>

***L'Histoire d'Aman*, Michael Morpurgo, traduit de l'anglais par Diane Ménard, Folio Junior, Gallimard Jeunesse, 2013.**

Aman Khan est né dans une grotte, à Bamiyan en Afghanistan : il appartient au peuple hazara. Bien avant sa naissance, les Russes ont envahi son pays, son grand-père a été tué en les combattant, puis c'est son père qui sera tué par les talibans. Ceux-ci détruisent et interdisent tout, font régner la terreur, emprisonnent et torturent sa mère ; quand ils envahissent la grotte où ils vivent avec sa grand-mère, ce qui entraîne la mort de celle-ci, sa mère comprend enfin qu'il ne leur reste qu'une issue : rejoindre Manchester où vivent déjà l'oncle Mir et la tante Mina. Commence alors un long périple de plusieurs mois au cours duquel ce petit garçon de 8 ans et sa mère croiseront le pire et le meilleur de l'humanité, avant d'arriver à Calais, puis à Manchester où ils formulent une demande d'asile. Mais au bout de six ans sans nouvelles de l'administration, on leur signifie qu'ils doivent repartir dans leur pays : ils sont arrêtés et envoyés à Yarl's Wood, un centre de rétention. Pourtant, Aman s'est intégré : scolarisé au collège de Belmont, il fait partie de l'équipe de foot et sait qu'il peut compter sur son meilleur ami, Matt. Mais celui-ci se désespère face à cet emprisonnement qu'il ne comprend pas ; n'étant pas autorisé à voir son ami, il supplie son grand-père d'y aller à sa place. Mis en confiance, l'adolescent raconte toute son histoire à cet ancien journaliste qui décide d'en faire un article pour mobiliser l'opinion.

Le récit principal est celui d'Aman, long retour en arrière, encadré par ceux de Matt et de son grand-père. On retrouve la grande humanité de l'auteur qui, tout en brossant une réalité cruelle, ne sombre jamais dans le pathos : dépouillés de tout ce qu'ils possèdent par des soldats, les fugitifs poursuivent vaillamment leur route, souvent dans des conditions inhumaines, connaissent la fatigue, la faim, les blessures, le danger et surtout la mort qui rôde et emporte parfois des enfants. Simple et émouvant, ce petit roman met en scène des êtres courageux qui ne perdent jamais espoir et se battent jusqu'au bout pour une vie meilleure ; il permet également de mieux comprendre la situation intenable des Afghans.

***Un clandestin aux Paradis*, Vincent Karle, D'une seule voix, Actes Sud Junior, 2009.**

Le temps d'un souffle et d'un retour en arrière, Matéo Leduc, le narrateur, français, résume le destin de son ami afghan Zaher Arash. Bien que leur relation ait été difficile au début, ils ont fini par sympathiser. Les deux adolescents, âgés de 15 ans, sont scolarisés dans un lycée situé dans un quartier plutôt calme (même si le titre fera figure d'antithèse) d'une ville sans trop d'histoires. Assimilant « afghan » à « Ben Laden », Matéo a tout d'abord surnommé Zaher « le Taliban », avant d'apprécier ce garçon gentil

et débrouillard, portant un bonnet pour cacher son cuir chevelu brûlé, dont le grand-père a été tué par les talibans et dont le père journaliste a dû fuir son pays pour ne pas subir le même sort. Mais des policiers débarquent un jour dans leur classe de seconde à la recherche de drogue. Consommateur et détenteur de hachich, Matéo est convaincu qu'il sera arrêté. De fait, de nombreux adolescents de la classe seront humiliés, maltraités, gardés à vue, jugés puis condamnés, mais c'est Zaher et sa famille qui paieront le plus lourd tribut, car ils seront expulsés *manu militari*, leur demande d'asile ayant été annulée. Convaincu d'être responsable de leur renvoi, le narrateur crie sa révolte et son dégoût face à des policiers violents et racistes, face à un état prompt à expulser les sans-papiers et clame que nous sommes finalement tous des clandestins.

Fidèle à l'esprit de la collection, ce court texte engagé se lit d'une seule traite et suscitera sans nul doute débat, discussion et prise de conscience. La brigade d'intervention décrite n'est vraiment pas à l'honneur des forces de l'ordre, mais d'autres figures d'adultes, le professeur d'histoire, M. Lopez, les parents de Matéo (l'une professeure et l'autre flic idéaliste...) rétablissent heureusement l'équilibre.

***Si loin de Kaboul*, N. H. Senzai, traduit de l'anglais (États-Unis) par V. Latour-Burney, Magnard Jeunesse, 2015.**

Alors qu'il est volontairement revenu en Afghanistan pour aider et servir son pays, Habib, titulaire d'un doctorat obtenu aux États-Unis, doit se rendre à l'évidence : tous ses idéaux se sont effondrés, les talibans veulent le manipuler et lui ont posé un ultimatum. Il doit fuir le pays avec sa famille et obtenir le statut de réfugié politique aux États-Unis. Alternant le présent et les retours en arrière, Fadi, le jeune narrateur âgé de 11 ans, raconte leur fuite dangereuse et éperdue une nuit de 2001. Son père et sa grande sœur Nour soutiennent Zafoona, sa mère qui est souffrante ; lui s'occupe de la petite Mariam, âgée de 6 ans, dont il lâche la main alors que le camion qui emmène tous les candidats à l'exil vers Peshawar démarre sur les chapeaux de roues, afin d'échapper aux talibans. Ils ne seront donc que quatre à s'installer à San Francisco, chaque membre de la famille se sentant responsable de ce qui n'est pourtant qu'un accident, surtout Fadi, qui ressasse sa culpabilité. Devenu chauffeur de taxi, Habib ne ménage ni sa peine si son argent pour tenter de retrouver Mariam. Fadi s'intègre comme il peut au collège, harcelé et insulté par certains camarades racistes, tels Ike et Félix, qui prennent plaisir à maltraiter tous les collégiens d'origine étrangère ; l'annonce des attentats du 11 septembre envenime cet état de fait pour les Afghans. Il trouve cependant un dérivatif dans la pratique de la photographie, persuadé que s'il gagne un concours doté d'un prix sous forme

de billets d'avion pour l'Inde, il pourra la retrouver, ce qui se révélera aussi vain et naïf que de chercher à monter clandestinement dans un avion.

Inspiré d'une histoire vraie, même si romancée, ce récit émouvant, qui s'achève sur une note optimiste (Mariam retrouve sa famille), décrit de façon simple, précise et documentée les affres dans lesquelles vivent les Afghans depuis une quarantaine d'années et les conséquences en termes d'exil. Même s'il faut admettre que Fadi et sa famille font partie d'une classe plutôt aisée qui a eu les moyens de fuir et de rejoindre des parents aux États-Unis, le roman montre bien les déchirements successifs, le deuil nécessaire d'une vie antérieure plus confortable, la difficulté d'en reconstruire une dans la pauvreté, le déclassement, sans compter la xénophobie ambiante. Les élèves découvriront également des éléments de la culture afghane, coutumes et traditions, religion, peuples (glossaire à la fin), la solidarité des immigrés entre eux et les répercussions négatives du terrorisme vis-à-vis des exilés.

Et j'irai loin, bien loin, Christophe Léon, Thierry Magnier, 2017.

Ce n'est pas de gaité de cœur qu'Ernest accompagne ses parents dans la maison de vacances familiale. Pour ce jeune parisien, élève de troisième, revenir chaque année dans le Pas-de-Calais ne présente plus aucun intérêt. Introverti, mal dans sa peau, souffre-douleur de ses camarades dont il se « venge » en raflant les meilleures notes, l'adolescent s'apprête à trouver refuge dans sa chambre, cocon qui le sécurise. Mais celle-ci est occupée par un homme malade et sa fille qui s'y sont réfugiés ! Merhan et Arezu ont fui l'Afghanistan et arpentent les routes depuis treize mois avec l'objectif de passer en Angleterre. Pour Fanny, François et leur fils, c'est comme si les personnages vus à la télévision avaient surgi hors du poste au milieu du salon. Il ne s'agit plus d'images ni de mots : deux personnes sales, épuisées, affamées, ayant tout laissé derrière elles, sont à leur merci. Le premier choc passé, Ernest découvre alors la générosité de ses parents qui prennent en charge leurs hôtes, prêts à commettre un « délit de solidarité ». Ils comprennent en effet que l'hostilité et la xénophobie règnent autour d'eux, qu'il s'agisse d'un médecin frileux leur conseillant de dénoncer les fugitifs ou des garnements du secteur : Carlos et son cousin Tchavo sont sans doute plus bêtes que méchants, mais leur « racisme ordinaire » s'exprime sans ambiguïté. Quant à Ernest, en proie à la plus grande confusion de sentiments, il est fasciné par cette jeune fille aux yeux verts, si courageuse et digne.

Un récit simple et accessible qui devrait toucher les adolescents. Arezu et son père sont sensibles et cultivés. Professeur de langues occidentales reconnu, polyglotte, Merhan a appris le français, l'anglais et l'allemand à sa fille. Opposant au régime des talibans, il a dû fuir et espère, grâce à sa notoriété, pouvoir reconstruire sa vie en Angleterre en toute sécurité. Pour la première fois de leur dangereux périple, ils rencontrent des gens ordinaires

qui ne les exploitent ni ne les menacent ou les terrorisent. Mais le don est réciproque : s'ouvrir à « l'étranger », c'est s'ouvrir à soi-même.

Comme dans le récit de Morpurgo ou celui d'Olivier Norek³, des particuliers s'improvisent « passeurs », mais sans contrepartie, juste pour aider autrui à vivre dignement dans le nouvel endroit qu'il a choisi.

BANDES DESSINÉES

***Là où vont nos pères*, Shaun Tan, Dargaud, 2008.**

Cette bande dessinée peu ordinaire raconte, sans aucun texte, l'histoire universelle de tous les migrants du monde, quelle que soit la raison pour laquelle ils ont quitté leur terre et leur famille, quel que soit l'endroit d'où ils sont partis et celui où ils sont arrivés. Proches du noir et blanc ou de couleur sépia, réalistes ou fantastiques, tragiques ou joyeuses, les illustrations, sous forme de vignettes de tailles différentes, voire en pleine page, touchent profondément le lecteur. Celui-ci partage le déchirement de la séparation et de l'exil, les affres du voyage, la difficulté de communiquer, de trouver du travail, de s'intégrer. C'est pourtant l'espoir qui l'emporte. Une façon pour l'auteur, qui dédie ce livre magnifique à ses parents, de rendre hommage à son père qui a quitté la Malaisie pour l'Australie en 1960.

***Persepolis*, Marjane Satrapi, collection « Ciboulette », L'Association, Tomes 1 à 4, 2001 à 2003.**

Inutile de présenter, je pense, les aventures autobiographiques de l'auteure, qui débute en Iran sous le règne du Chah alors qu'elle a 8 ans, se poursuit sous la dictature des Mollahs, puis en Europe où elle s'exile. Après avoir connu une intégration difficile à Vienne (entre 1984 et 1988), Marjane revient à Téhéran où elle se sent de nouveau « étrangère » ; elle rejoindra définitivement la France en 1994. Cette BD en noir et blanc, adaptée ensuite pour le cinéma, a connu à juste titre un très vif succès.

3. Cf. note 1.

DOCUMENTAIRES

Vivons ensemble. Pour répondre aux questions des enfants sur l'immigration, Mustapha Harzoune et Samia Messaoudi, illustrations d'Hervé Pinel, Albin Michel Jeunesse, 2012.

En 13 chapitres et 147 questions, les auteurs de cet ouvrage ambitieux tentent de répondre, de façon exhaustive, à toutes les interrogations sur un sujet qui ne laisse jamais indifférents les élèves. Agrémentée de schémas, cartes, infographies, dessins humoristiques, illustrée par des extraits d'œuvres littéraires, d'essais, de chansons ou de témoignages, chaque question, traitée le plus souvent en une page, trouve une réponse simple, claire et précise : par exemple, « Y a-t-il toujours eu des migrations/des frontières ? », « Qu'est-ce qu'un demandeur d'asile ? », « Les immigrés sont-ils des assistés ? », « L'immigration menace-t-elle la laïcité ? », « Pourquoi la société française est-elle plus métissée que ses élites ? » On trouvera de précieuses ressources à la fin de l'ouvrage, tels des sites internet, des bibliographies pour adultes et jeunes, des films (fictions et documentaires). Résolument optimiste, ce livre documentaire quasi encyclopédique, qui bat en brèche les idées reçues, devrait figurer dans tous les CDI.

Planète migrants, Sophie Lamoureux, Amélie Fontaine, Actes Sud Junior, 2016.

Moins dense que le précédent, mais de ce fait plus abordable par les plus jeunes, cet ouvrage poursuit cependant le même objectif : définir, informer, contextualiser, balayer les préjugés et les idées reçues. En une vingtaine de points, l'auteure aborde l'actualité la plus brûlante pour élargir le propos et rappeler que les hommes ont, de tout temps, migré, et qu'il n'y a pas si longtemps, c'est l'Europe que fuyaient les populations (60 millions entre 1820 et 1920)... Chaque double page comporte des illustrations sobres, stylisées et explicites donnant vie aux paragraphes précis et concis. Il y aura matière à des débats passionnés : ainsi, par exemple, les pages 34 et 35 : « Pourquoi les migrants sont-ils parfois rejetés ? » abordent la notion d'étatnation, évoquent le sujet tabou du multiculturalisme et esquissent une explication du repli identitaire. Lexique et sources en fin d'ouvrage complètent un ensemble rigoureux et précieux pour les élèves et leurs enseignants. Une première édition de ce documentaire a été publiée en 2011 dans une autre collection chez le même éditeur sous le titre *L'Immigration à petits pas*.

Paroles clandestines. Les Étrangers en situation irrégulière en France, Virginie Lydie, « J'accuse ! », Syros (en partenariat avec La Cimade), 2008.

Même s'il date un peu et que certaines informations seront à réactualiser dans la partie « Documents », cet ouvrage présente le mérite de donner la parole aux « sans-papiers » dont les témoignages ne peuvent que nous toucher. Une collection engagée et nécessaire (certains titres épuisés sont disponibles en e-books) si l'on veut aborder les nombreuses injustices de ce monde.

FILMS

Les films sont nombreux et ne datent pas toujours d'hier ; je retiendrai, pour l'instant, les plus récents que j'ai pu visionner, très souvent liés à l'actualité, sachant qu'ils peuvent cependant parfois évoquer des réalités bien plus anciennes.

Une saison en France, M. Saleh Haroun, 2018.

Abbas a fui la guerre civile qui déchire la République centrafricaine avec sa famille. Sa femme a été tuée durant leur fuite. En attendant d'obtenir le droit d'asile, il mène avec ses deux enfants une vie de nomade, au gré des appartements qu'on lui prête ou qu'il loue avec les maigres ressources procurées par un travail non déclaré aux halles de Rungis. Lorsque le statut de réfugié lui est refusé, tout bascule ; il se cache chez son amie Carole, puis disparaît avec ses enfants. Carole les cherchera en vain dans une jungle calaisienne dont il ne reste plus rien. Émouvant et intéressant malgré quelques maladresses.

Human flow, A. Weiwei, 2018.

Documentaire assez long (plus de deux heures) dont on pourrait passer quelques extraits en classe. L'artiste s'est rendu dans 23 pays et essaie de brosser un état exhaustif de ce qui constitue le plus important déplacement de populations depuis la seconde guerre mondiale. Très « plastique », ce film a dû coûter une fortune et l'on y voit trop souvent à l'écran le réalisateur à mon goût, mais on ne peut nier qu'il soit riche d'enseignements sur le sujet.

L'Autre Côté de l'espoir, A. Kaurismaki, 2017.

Khaled s'est enfui d'Alep avec sa sœur dont il a été séparé au cours du voyage. Il débarque à Helsinki où, malgré les images de bombardements qui défilent à l'écran, des fonctionnaires imperturbables lui signifient qu'il doit

retourner dans son pays en guerre. Devenu clandestin, il rencontre un restaurateur, Wikhström décidé à l'aider. Un film empreint de fantaisie mais surtout d'humanité.

***Dheepan*, Jacques Audiard, 2015.**

Un ancien « tigre » tamoul se fait passer pour le mari et le père de deux Sri Lankaises, cette « fausse » famille ayant ainsi davantage de chances d'obtenir le droit d'asile en France. Une bonne moitié du film décrit bien les obstacles à surmonter pour vivre et travailler au sein d'une cité en difficulté, lorsqu'on ne parle pas la langue et qu'on ne connaît rien à la culture du pays d'accueil. La deuxième partie sombre dans une violence excessive à mes yeux, pour se terminer de façon un peu trop idyllique, et donc très peu vraisemblable, en Angleterre.

***Bébé tigre*, Cyprien Val, 2014.**

Many, 17 ans, appartient à la communauté Sikh. Arrivé seul en France deux ans auparavant, il vit dans une famille d'accueil, a une petite amie et des ambitions scolaires. Mais sa famille indienne le harcèle pour qu'il envoie de l'argent et il se résout à solliciter Kamal, son passeur, pour obtenir un travail clandestin. L'adolescent sera rapidement confronté à une situation dangereuse et intenable. Un premier film très documenté qui a le mérite d'attirer l'attention sur le sort, souvent sordide, des mineurs isolés.

***La Cour de Babel*, Julie Bertucelli, 2014.**

La cinéaste s'est fondue dans le décor d'une classe d'accueil du 10^e arrondissement parisien le temps d'une année scolaire. Le titre dit tout : ces jeunes âgés de 11 à 15 ans viennent de partout, réunis là par l'apprentissage du français, en transition avant de rejoindre une classe « normale ». D'origines diverses, tant sociales que géographiques, ces jeunes exilés se soudent autour d'une enseignante charismatique, ce qui ne les empêche pas de débattre parfois violemment à propos des sujets qui fâchent ! Un film touchant et optimiste.

***Rêves d'or*, Diego Quemada-Diaz, 2013.**

Sara (qui doit cacher sa féminité), Juan et Samuel quittent le Guatemala pour gagner Los Angeles à pied ou à bord de trains de marchandises ; ils seront bientôt rejoints par Chauk, un jeune indien. Adolescents de 15 ans dont la tête est farcie de rêves, ils seront vite confrontés à une réalité de plus en plus dure et inhumaine. L'auteur s'est inspiré de témoignages de migrants pour ce premier film implacable.

***The Immigrant*, James Gray, 2013.**

Ewa et Magda, deux jeunes Polonaises, arrivent à Ellis Island au début des années 20. Mais la cadette est aussitôt mise en quarantaine car elle semble malade. Ewa, prête à tout pour libérer sa sœur avant l'expulsion, devient une proie de choix pour Bruno, un proxénète. Loin d'être la terre promise, l'Amérique met à rude épreuve cette jeune femme qui ne se laissera jamais désespérer. Ce sera l'occasion de rappeler le phénomène d'émigration massif de l'Europe vers les États-Unis, les désillusions cruelles rencontrées par certains, à commencer par la rétention à Ellis Island, évoquée dans de nombreux films ou ouvrages, ainsi que le fossé entre le pays imaginé et la cruauté de l'accueil. On pensera évidemment, entre autres, à *L'Émigrant*, Charlie Chaplin, 1917, ou au film d'E. Crialesse, *Golden door*, évoqué ci-dessous.

***Le Havre*, A. Kaurismaki, 2011.**

Marcel Marx, ex-écrivain décalé, qui parle en vers et ne crache pas sur un verre, est devenu cireur de chaussures. Sa vie va changer lorsqu'il croise le chemin d'Idrissa, jeune Gabonais caché dans un conteneur : il va le prendre sous son aile avec l'aide de tous les « petits » du quartier pour lesquels la solidarité n'est pas un vain mot, même si, parmi eux, se cache un voisin délateur. Et lorsqu'il s'agira de faire passer Idrissa en Angleterre afin qu'il y retrouve sa mère, même le commissaire Monet, chargé de pourchasser le jeune réfugié, fermera les yeux. Un film humaniste et poétique, frôlant souvent le burlesque malgré les pièges qui guettent le jeune garçon et ses protecteurs.

***Illégal*, Olivier Masset-Depasse, 2010.**

Tania vit et travaille depuis huit ans en Belgique avec de faux papiers. Placée en centre de rétention suite à un contrôle policier, elle n'a de cesse de retrouver Ivan, son fils de 14 ans qui a trouvé refuge chez une amie. Elle est retenue plusieurs mois avant qu'on ne décide de l'expulser... Film très documenté, qui m'a beaucoup marquée à sa sortie tant il reflète la violence et l'inhumanité de traitement des clandestins. Certaines scènes sont très dures.

***Welcome*, P. Lioret, 2009.**

Simon est maître-nageur à Calais ; il finit par accepter d'entraîner Bilal, un jeune Kurde sans papiers qui veut rejoindre Mina, sa petite amie, installée à Londres avec sa famille. Ayant échoué par camion, le jeune homme a en effet décidé de traverser la Manche à la nage. Il a déjà parcouru près de 3000 km, mais les 30 derniers seront les plus durs. Proche de la réussite lors de sa deuxième tentative, il se noie cependant en voulant échapper à un navire de

surveillance de la Royal Navy. Un film humaniste et engagé, fidèle à la situation que connaissaient les migrants et les bénévoles à Calais il y a dix ans. Magnifiant la ténacité et le courage d'un adolescent amoureux, il met également en scène la diversité d'attitudes des citoyens ordinaires.

Le Silence de Lorna, Jean-Pierre & Luc Dardenne, 2008.

Lorna, immigrée albanaise vivant à Liège, doit sa nationalité belge à un mariage blanc avec Claudy, un drogué, dont elle est la colocataire. Elle travaille et envisage de se mettre à son compte avec son petit ami Sokol. Mais elle reste sous la coupe de Fabio, mafieux local qui veut l'obliger à épouser un Russe dès qu'elle aura divorcé : c'est un engrenage sans fin ! Centrée sur ses objectifs, Lorna fait souvent penser à l'héroïne du film de Ken Loch, *It's a free world* (2008) : être exploitée ou exploiter ? Les combines sordides de ceux (parfois immigrés eux-mêmes...) qui profitent de l'immigration clandestine sont en tout cas bien pointées par ces réalisateurs. À réserver aux lycées et étudiants. Je n'ai pu m'empêcher de repenser à *La Promesse* (1996), premier film coup de poing des frères Dardenne, qui scella définitivement mon admiration et mon respect pour leur cinéma. Igor, 15 ans, y était le fils « dévoué » de Roger, un « salaud ordinaire » exploitant des clandestins. Mais suite au décès d'un immigré africain tué sur le chantier paternel, l'adolescent ouvrait les yeux, devant choisir entre loyauté filiale et respect de la promesse formulée au mourant, à savoir s'occuper de sa veuve et de son enfant. Aucun pathos et une force terrible.

Persepolis, Marjane Satrapi et Vincent Parronau, 2007.

L'exil de Téhéran à Vienne puis à Paris sous forme d'animation (cf. la BD évoquée plus haut).

Les Choix de Valentin (2009), Tout à reconstruire (2014), documentaires ; ***Traverser, (2010),*** court métrage de fiction, ***Marine Place***⁴.

L'engagement de la réalisatrice vis-à-vis des migrants est connu. Ils sont donc au cœur de ces trois films. Le premier opus suit le parcours de Valentin, lycéen calaisien de terminale, qui apporte son aide aux migrants auprès desquels il est souvent plus assidu qu'au lycée. Décrochera-t-il son bac et si oui, quels seront ses choix l'année suivante ? Un beau portrait

4. La réalisatrice, originaire de notre région, a signé un article dans le n° 51 de *Recherches*, 2009, *Le cinéma en classe de français*, « Filmer avec des lycéens », p. 125-135.

d'adolescent engagé que la vie n'épargne pas (sa mère est gravement malade) mais qui reste debout.

Le second suit cinq jeunes Afghans ayant fui leur pays pour arriver seuls en région lilloise ; ils ont été pris en charge par l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE). Bien qu'encore souvent au Lycée Professionnel, ces garçons, à leur majorité, vont quitter les foyers où ils ont vécu, ceux qui les ont encadrés, aidés, choyés, pour voler de leurs propres ailes. Leur détermination à s'en sortir, à apprendre un métier, à entamer des études, à obtenir des papiers, à s'intégrer est aussi grande que la nostalgie du pays d'origine ou les appréhensions face à la nouvelle vie qui les attend. On ne peut qu'être admiratif devant ces parcours qui nous procurent une bouffée d'espoir et d'optimisme.

Le troisième met en scène Azim, blessé lors d'une tentative de passage clandestin en Angleterre via un camion. À l'hôpital, il fait la connaissance de Jeanne, soignée pour un cancer. La communication est réduite, mais Azim dessine toutes les horreurs qu'il a connues. Quand Jeanne comprend que l'adolescent va être arrêté dès qu'il sera rétabli, elle décide de mobiliser ses dernières forces pour l'aider à franchir la Manche. Un film juste et émouvant, très apprécié des étudiants qui l'ont vu. Le rôle d'Azim est tenu par un jeune Afghan, pris en charge par l'ASE et scolarisé à l'époque dans un lycée lillois.

Golden door, Emmanuele Crialese, 2006.

Salvatore Mancuso quitte la Sicile et la pauvreté, avec ses enfants et sa mère, pour vivre le rêve américain. Ce ne sera pas toujours une partie de plaisir ! Les images de l'arrivée des émigrants à Ellis Island, la manière dont on les parque, les examine, les teste, pour les accepter ou les rejeter, est particulièrement choquante, même si l'ensemble du film, parfois, onirique, prône l'optimisme.

Va, vis et deviens, Radu Mihaileanu, 2005.

En 1984 était déclenchée l'opération « Moïse » consistant à rapatrier en Israël les Juifs éthiopiens parqués dans des camps au Soudan à l'instar de milliers d'Africains victimes de la famine. Une mère chrétienne enjoint son fils de 9 ans de se faire passer pour juif afin de le sauver. L'enfant, adopté par une famille française de Tel Aviv et rebaptisé Schlomo, bien que choyé, n'oublie jamais qui il est : il grandit dans la crainte d'être découvert, connaît le rejet, car les Falasha ne sont pas vraiment acceptés et découvre la réalité du conflit israélo-palestinien. Devenu médecin, il tentera tout pour retrouver celle qui l'a « abandonné » par amour. Vif succès commercial pour ce film empreint de générosité qui flirte constamment avec le mélodrame.

DES NOUVELLES DU LIVRE POUR LA JEUNESSE

EXILS ET MIGRATIONS (DEUXIÈME VOLET)

Élizabeth Vlieghe
Enseignante retraitée

Voici donc le deuxième volet de ce réseau qui comprend des ouvrages à destination de tous les âges, ainsi que des films récents. Je renvoie au numéro précédent de la revue en ce qui concerne les pistes pédagogiques.

Cette chronique sera la dernière de la revue sous cette forme. Nous nous retrouverons désormais deux fois par an sur le site de *Recherches* pour des « Coups de cœur » liés à l'actualité du livre pour la jeunesse ainsi que des compléments aux réseaux déjà proposés. Je vous remercie de m'avoir lue durant toutes ces années.

L'Extraordinaire Voyage du chat de Mossoul raconté par lui-même, Élise Fontenaille, illustrations de Sandrine Thommen, Hors-série Giboulées, Gallimard Jeunesse, 2018.

Le plus extraordinaire dans cette histoire est sans doute qu'elle soit authentique, même si l'auteure a modifié les prénoms et quelques détails, ne

serait-ce qu'en faisant de Habibi le narrateur ! Ce magnifique chat blanc vivait heureux à Mossoul, aux côtés de Samarkand et de ses quatre filles Zora, Lamia, Fatima et Zineb. Tout bascule lorsque les soldats de Daech envahissent la ville et imposent leur loi. L'ex-institutrice, veuve, décide donc de fuir. Non seulement Habibi fait partie du voyage, mais c'est lui qui raconte leur long périple en voiture, à pied, puis dans un canot surchargé, d'Irak jusqu'à l'île de Lesbos. Mais à ce moment-là, il s'égare et ne retrouve plus sa famille, prise en charge par une association humanitaire. Recueilli par Hannah, qui le confiera ensuite à Thomas, un jeune médecin berlinois, Habibi finira par retrouver ses maîtresses installées en Norvège, à Bergen.

Le choix du narrateur animal, un peu imbu de lui-même parfois, permet à l'auteure d'évoquer d'une manière plus légère l'abandon de tout ce que l'on possède, pour fuir une réalité insupportable. Ce faisant, elle s'adresse aux plus jeunes, sans pathos. Même s'il n'est pas sans obstacles ni danger, le voyage est présenté comme se déroulant sous une bonne étoile. La séparation de l'animal et de la famille constitue l'évènement le plus tragique, symbolique de tous les déchirements vécus par ceux qui s'exilent. Les retrouvailles sont émouvantes ; déjà habituées au relief et à la neige, les jeunes filles rassurent Habibi. C'est lui qui établit le bilan : certes, Bergen n'est pas Mossoul, mais les filles y sont libres d'aller à l'école, de s'habiller comme elles veulent et leur mère régale ses nouveaux concitoyens de sa délicieuse cuisine irakienne. Un album aux illustrations douces et simples, rendant hommage à tous les migrants irakiens et à ceux qui les ont aidés. Il pourrait figurer dans un réseau « Narrateur animal », bien sûr.

***Partir, Francesca Sanna, Gallimard Jeunesse, 2016*¹.**

Quitte-t-on son pays et ses racines par plaisir ? À tous ceux qui le penseraient, cet album, proposé aux plus jeunes, mais potentiellement destiné à un public plus large, confirme que prendre la fuite face à la guerre est une question de survie, un acte de courage. La narratrice, de milieu aisé et cultivé, vivait heureuse avec ses parents et son frère lorsque la guerre fut déclarée, semant le désespoir et le chaos. Son mari étant mort, la mère décide de fuir avec ses enfants vers un autre continent où leurs vies ne seront plus menacées. Commence alors un long et dangereux périple dont les images aux couleurs de plus en plus sombres traduisent les multiples embûches ; les moyens de transport varient au fil du chemin jusqu'à la frontière où les fugitifs arrivent face à un mur, exténués et de plus en plus

1. Cet ouvrage a déjà été présenté dans le numéro 65 (2016) de *Recherches* dans le cadre d'un réseau autour de l'album.

démunis. Les enfants, terrorisés par les gardes monstrueux, se blottissent dans les bras de leur mère, forte et rassurante, qui attend la nuit pour pleurer. Contre une importante somme d'argent, un passeur, tel un ogre, leur fait franchir le mur et les mène à la mer où ils pourront s'entasser sur un bateau, avant de débarquer sur la terre ferme ; il leur faut encore continuer ce voyage interminable, tels ces oiseaux migrateurs que la fillette envie, car eux ne connaissent pas les frontières... Nul nom de pays, même si les dessins évoquent l'Orient et l'Europe, pas de noms de personnages : cette histoire confine à l'universel ; elle raconte sans pathos, de façon symbolique et extrêmement sensible, le déchirement de l'exil, la peur liée à la fuite et l'espoir de vivre dans un endroit en paix. Révélant souvent ce que le texte ne dit pas, les illustrations traduisent admirablement bien les sentiments éprouvés par les personnages : claires et lumineuses, sombres ou cauchemardesques, toutes en rondeurs quand il s'agit de la cellule familiale, pointues et acérées quand il s'agit des ennemis. Lorsque la situation s'améliore et que l'espoir renaît, on retrouve, atténués, les verts et rouges du début. Un album essentiel pour parler des réfugiés aux plus jeunes, qui confirme qu'*Eux c'est nous*, pour reprendre le titre d'un ouvrage collectif, illustré par Serge Bloch (Les Éditions Jeunesse avec les réfugiés, 2015). Au cœur de l'actualité, il est d'autant plus précieux qu'il est le premier réalisé par une très jeune auteure-illustratrice italienne. Il témoigne avec force et vérité de l'expérience de cette jeune femme : comme elle le raconte en fin d'ouvrage, elle rend compte ainsi, grâce à son art, de sa rencontre avec deux jeunes réfugiées.

***La Tarte aux escargots*, Brigitte Smadja, Neuf, École des loisirs, 1995.**

Orpheline de père, Lili a dû quitter Tunis pour Paris avec Mina, sa mère, et ses deux jeunes frères, Vanni et Renzi. Âgée de dix ans, elle vient d'être admise en sixième au lycée Jules Ferry où elle côtoie des filles, telles Laetitia ou Irène, issues d'un milieu très différent du sien. Elle s'efforce de comprendre les habitudes alimentaires françaises et de décoder des expressions très étranges, comme « J'en donnerais ma main à couper ». Désireuse de s'intégrer et d'épater ses camarades qui vivent près du Parc Monceau, Lili invente des histoires merveilleuses sur la rue de la Goutte d'Or où elle habite. Elle aimerait participer à la chorale, rêve d'avoir de beaux habits plutôt que ceux fournis par la mairie et se détourne ainsi de Luisa qui porte les mêmes. Mais elle est rattrapée par ses affabulations et sa condition : ne possédant pas les bons codes sociaux, elle est humiliée lors d'une fête et noue enfin une amitié solide avec Luisa, dont le père a été assassiné par les fascistes espagnols à la solde de Franco. Pauvre et immigrée comme elle, celle-ci est cependant fière de ses origines.

Ce récit, qui se déroule en 1965, permettra de rappeler aux élèves que l'immigration, économique ou politique, ne date pas d'hier et qu'il n'est pas toujours facile de s'intégrer malgré le désir qu'on en a. Lili comme Luisa compensent leur pauvreté et leur différence culturelle par leur excellence scolaire. On retrouvera le personnage de Lili, sans doute imprégné des souvenirs de l'auteure, au sein d'un autre récit, *Le Cabanon de l'oncle Jo* (même éditeur, 1996) et dans une pièce de théâtre, *Bleu Blanc Gris* (*idem*, 2002).

Le Jeu des sept cailloux, Dominique Sampiero, illustrations de Zaiü, Lampe de poche, Grasset Jeunesse, 2010.

Ce n'est pas parce qu'elle erre dans les rues de Rouen en parlant toute seule que Larissa est folle. Non, cette jeune femme vêtue de rouge, qui en réalité parle à l'enfant qu'elle porte dans son ventre, est arrivée de Tchétchénie, où elle a dû, hélas, laisser sa mère, avec son mari Sidik et ses enfants Chamil, Mansour et Malika ; ils ont fui la guerre et ses horreurs pour demander asile à la France. Larissa raconte au futur bébé (en italique dans le texte) sa vie « là-bas », souvenirs heureux et nostalgiques, mais également emplis d'horreur ; elle lui parle également d'« ici », pas aussi sympathique qu'elle aurait pu l'espérer, car obtenir un toit, des papiers, des regards chaleureux, bref une vie digne, représente un combat de chaque instant à l'issue plus qu'incertaine. Mais Larissa garde la tête haute et l'espoir que les loups qui, là-bas, dévorent même les cailloux, ne viendront jamais jusqu'ici. Les illustrations superbes donnent toute sa force au texte poétique et émouvant de l'auteur connu pour ses engagements. Comme l'explique la postface du Collectif solidarité antiraciste et pour l'égalité de St-Étienne-du-Rouvray en lien avec RESF Rouen, cette histoire n'est pas une fiction. La famille de Larissa n'a obtenu le droit de déposer une demande d'asile, après un premier refus, que grâce à la mobilisation de plusieurs associations. Ce récit très fort et très beau permettra d'aborder avec les plus jeunes les multiples difficultés rencontrées par les réfugiés et les demandeurs d'asile, tout en mettant en avant la notion d'espoir, symbolisé par le prénom de l'enfant à naître, car Cédà signifie « Étoile » en tchéchène.

Toute seule loin de Samarcande, Béa Deru-Renard, Médium, École des loisirs, 2011.

Regina, 14 ans, se retrouve seule sur la place d'une petite ville d'Europe, sans doute en Allemagne. La passeuse qui lui a fourni de faux papiers (elle est devenue Anya, 16 ans) et l'a prise en charge à Moscou l'a abandonnée là, après avoir gardé l'argent que la mère de la jeune fille lui avait confié pour elle. Afin de ne pas devenir folle de douleur et d'angoisse, Regina se remémore son passé, d'où elle vient, de sa famille, afin de ne pas

être qu'une réfugiée perdue et désespérée. D'origine arménienne, sa famille a fui la Turquie et le génocide pour s'installer en Ouzbékistan. Russophones, chrétiens orthodoxes bien intégrés, elle et ses parents vivent tout d'abord dans un petit village avec le grand-père paternel Takvor, puis le quittent pour rejoindre les grands-parents maternels à Samarcande. Pour Regina, la douleur de la séparation est atténuée dans la mesure où sa meilleure amie Layla, Ouzbeke et musulmane, l'y rejoint, ainsi que son grand frère Roustam dont elle est secrètement amoureuse. Mais la situation politique est en train de basculer : depuis la chute du mur et l'éclatement de l'URSS, le pays a proclamé son indépendance, un dictateur a pris le pouvoir, le nationalisme s'exacerbe et toute une catégorie de population devient indésirable. Le père de la narratrice perd son travail, puis se fait assassiner sous ses yeux alors qu'elle-même est gravement blessée après avoir été rouée de coups. Sa mère décide alors de fuir vers l'Europe ; rongée par la culpabilité, car elle se sent responsable de la mort de son père, anéantie par le chagrin de quitter tous ceux qu'elle aime, Regina se résigne à entamer un périlleux voyage au cours duquel elle côtoiera d'autres fugitifs aux histoires tout aussi douloureuses voire plus effrayantes que la sienne. Présent et passé s'entremêlent donc avec émotion, la jeune fille finissant par comprendre et admettre le sacrifice de sa mère et par retrouver espoir face à la bonté d'une boulangère.

Regina est certes un personnage de fiction, mais nourri d'êtres bien vivants, ceux-là : son histoire est celle de nombreux demandeurs d'asile que l'auteure a rencontrés, qu'ils viennent de Samarcande, d'Afrique ou d'ailleurs. Que deviendra Regina ? L'auteure émet des hypothèses ; chaque jeune exilé doit un jour effectuer des choix : rester dans le pays d'accueil, repartir... En ce qui concerne Regina, en 2011, il ne semblait guère possible qu'elle puisse vivre librement dans son pays d'origine et elle ne pouvait que rêver de jours meilleurs ; depuis l'élection d'un nouveau président fin 2016, ce rêve pourrait devenir réalité, aux lecteurs d'imaginer...

Le Temps des miracles, Anne-Laure Bondoux, Bayard, 2009.

Blaise Fortune, citoyen de la République française, fils de Jeanne Fortune habitant le Mont Saint-Michel, a été recueilli bébé par Gloria Bohème suite au déraillement d'un train. Mais la jeune femme russe doit quitter le Caucase ravagé par une guerre d'indépendance qui voit s'affronter Abkhazes, Tchétchènes et Géorgiens. Commence alors pour elle et le petit garçon, rebaptisé Koumaïl, une longue errance à travers l'Europe qui durera plusieurs années avant que celui-ci n'arrive en France, âgé de 12 ans, seul et désespéré ; il sera considéré comme mineur étranger isolé, placé en foyer et finalement déclaré citoyen français à 18 ans. L'histoire de Blaise/Koumaïl et de Gloria est une histoire d'amour, celle d'une femme jeune mais déjà malade, prête à tout pour protéger un enfant, puis lui offrir la liberté et la

sécurité au pays de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité. Elle a su insuffler à son protégé confiance et joie de vivre, malgré toutes les vicissitudes rencontrées, même si parfois celui-ci est sûr d'avoir chopé « un désespoir » comme on attrape des parasites. Car chaque étape de leur long voyage, si elle est parsemée de rencontres parfois agréables, voire salvatrices, permettant à de solides amitiés de se nouer, s'achève irrémédiablement par des séparations déchirantes, sans compter les trahisons. Devenu adulte, Blaise se replonge dans ce passé à la fois chaleureux et douloureux durant lequel il s'est répété à l'envi le récit de ses origines, s'entraînant à parler français et apprenant par cœur l'atlas vert qui lui sert de référence à tout instant. Il n'a oublié aucun des adultes ou des enfants côtoyés, qu'il décrit avec sa naïveté retrouvée. Et parmi eux, évidemment, sa mère adoptive, qu'il n'a de cesse de retrouver alors qu'il a fait le deuil de sa mère française. Deux ans de recherches acharnées le conduiront de nouveau à Tbilissi où il reverra enfin Gloria Vassilievna Dabaïeva qui lui racontera alors une nouvelle version de son histoire.

Un récit extrêmement émouvant et revigorant, plein d'espoir et de chaleur, malgré le contexte de fuite perpétuelle des deux héros. Gloria a su faire de Blaise un résilient. La maturité et la naïveté de ce garçon attachant se marient harmonieusement. Même si le langage semble souvent trop élaboré dans la bouche d'un enfant (c'est en fait l'adulte qui parle), il reste accessible et bien souvent humoristique, car l'auteure a le sens des formules qui nous font sourire. Elle a consacré un site particulier à cet ouvrage².

Tu peux pas rester là, Jean-Paul Nozière, Roman, Thierry Magnier, 2008.

Les ordres sont venus d'en haut : il faut faire du chiffre. Aussi l'adjudant Antoine Berlac s'apprête-t-il à expulser de Sponge, petite ville tranquille, six Chinois sans papiers, dont la petite Mei, dix ans, et sa mère Hua. Arrivées illégalement en France six ans auparavant, elles se sont pourtant intégrées sans problème : Mei est la meilleure élève de sa classe de CM1 ; sa mère, discrète et courageuse, fabrique des pantalons à longueur de semaine afin de rembourser les 12 000 euros de dettes contractées auprès des « cousins » chinois. Malgré leur condition plus que modeste, Mei respire la joie de vivre, inséparable de ses amoureux Léo Jeunet et Tom Pérिता. Les deux amis sont tellement révoltés à l'idée qu'elle soit devenue une OQTF (Obligation de Quitter le Territoire Français) qu'ils sont prêts à la suivre jusqu'en Chine s'il le faut. En attendant, même si Berlac invoque le respect

2. <http://letempsdesmiracles.bondoux.net/index.html>

de la loi ou que le père Jeunet trouve qu'il y a trop de « chinetoques » autour d'eux, la résistance s'organise, fomentée tout d'abord par Mei elle-même, si jeune mais si mure et déterminée. Elle peut en outre compter sur Vic le dingue, un ancien libraire devenu SDF, que les enfants côtoient régulièrement. L'arrestation prévue au cours de la fête chinoise de la lune tourne court, car tous se sont mobilisés, « tous sont des Chinois OQTF ». À noter : J.-P. Nozière s'est refusé à trancher entre fin heureuse ou malheureuse. Malgré la générosité des personnages, qu'il s'agisse de la directrice de l'école, Ève Logane, des vieux voisins Jacqueline et Marc Desio et de tout le quartier, on ne peut exclure que, finalement, Hue et sa fille ne soient expulsées. Ni que le brigadier-chef Maxime Perita, ayant hébergé Mei chez lui et refusant d'obéir aux ordres, ne soit sanctionné ou obligé de démissionner...

Un récit simple, sans pathos qui met en valeur le paradoxe consistant à renvoyer des « clandestins » dans leur pays alors qu'ils travaillent, ont un logement, vont à l'école, tout en laissant prospérer les passeurs et les employeurs qui les exploitent. Certaines situations ne sont pas sans rappeler l'esprit qui anime le film de Romain Goupil (cf. ci-dessous).

La Traversée, Jean-Christophe Tixier, Rageot, 2015.

Le récit démarre en pleine tempête : plusieurs dizaines de migrants, beaucoup trop, écopent, ballotés par les flots ; soudain, c'est le naufrage, la panique, les tentatives désespérées pour échapper à la noyade. Sam, alias Seyba, 17 ans, a été propulsé capitaine de cette embarcation de fortune, car fils de pêcheur ayant quelques rudiments de navigation. Il tente à présent de survivre, accroché à la coque du navire retourné, rassurant la petite Nafî, 9 ans, qui vient de perdre sa mère et son petit frère. Au fil des heures qui passent, dans l'attente d'un hypothétique secours, Sam se souvient de son départ et de tous ceux qu'il a rencontrés au cours de ce périple épuisant et dangereux. Déterminé à connaître un avenir meilleur, même si ça le peine d'abandonner sa petite sœur Meïssa et les jumeaux, il a volé l'argent sale que son grand frère Fodé donne chaque mois à sa famille, pour financer son voyage et celui de son ami, Youssou. Mais ce dernier a renoncé au dernier moment. Dans le pick-up, Sam fait la connaissance de Thiame, qui fuit un mariage forcé ; il la défend contre la convoitise des passeurs et ils affrontent la suite du « voyage » ensemble : marche forcée pour passer la frontière, trajets épuisants en 4x4 avant d'être lâchés dans Tripoli ; ils se cachent dans une cave au milieu d'autres migrants, dont Samory, malade, qui y croupit depuis vingt-trois mois. Arrêtés et parqués dans des camps séparés, les jeunes gens communiquent grâce à Sekou, un orphelin de 8 ans qui se faufile partout. À la fois conseillé et exploité par Kenjo, Sam réussit à travailler et à gagner de quoi payer son embarquement.

Avec beaucoup de simplicité, sans pathos, l'auteur cerne l'essentiel des problèmes. Sam et ses compagnons d'infortune prennent tous les risques dans l'espoir d'une vie meilleure ; devenus la proie de passeurs violents qui les maltraitent et les dépouillent, emprisonnés en Lybie où certains travaillent comme des esclaves, dans le meilleur des cas, ils embarquent sur des bateaux vétustes et surchargés. Parfois, hélas, dans l'adversité, les migrants eux-mêmes deviennent les bourreaux de leurs compagnons d'infortune. Les pensées et les souvenirs de Sam dérivent au gré des flots : le présent tragique est entrecoupé de retours en arrière nostalgiques permettant au lecteur de reconstituer l'histoire du héros. Les survivants épuisés aperçoivent enfin un navire... À l'instar de J-P. Nozière (cf. ci-dessus), l'auteur laisse planer l'incertitude : le lecteur ne saura pas s'il s'agit de garde-côtes italiens, auquel cas les naufragés seront pris en charge, sinon les malheureux seront renvoyés en camp d'internement. Tel est le destin de ces désespérés qui « ignorent de quoi la minute suivante de leur vie sera faite », conclut l'auteur, justifiant ainsi cette fin pleine d'incertitude. En fin d'ouvrage, quelques références de films, livres et BD sur le sujet.

Refuges, Annelise Heurtier, Casterman, 2015.

Quiconque suit l'actualité a entendu parler de Lampedusa, île paradisiaque située au sud de l'Italie, sur les côtes de laquelle viennent s'échouer des canots remplis de réfugiés venus de la corne de l'Afrique, souvent plus morts que vifs (voir ci-dessous le documentaire de G. Rosi). Mais à 17 ans, Mila, qui n'a plus mis les pieds sur cette île du Salut depuis six ans, semble ignorer tout cela. Affectée par le décès de Manuele, son petit frère, elle s'est réfugiée dans son monde, évitant de trop côtoyer ses parents, notamment sa mère, enfermée dans sa douleur. Aller, en compagnie de la charmante Paola, à la découverte de l'île qui avait enchanté son enfance avant le drame lui semble un bon dérivatif. Être confrontée à l'horreur que vivent les Érythréens lui permettra de s'ouvrir et de grandir. Des voix (à la première personne, en italique) viennent se mêler au récit des vacances de Mila, celles de trois filles et de cinq garçons, originaires d'Érythrée : âgés de 14 à 22 ans, ils ont pris tous les risques et connu les pires tourments pour se retrouver finalement à bord d'un zodiac dérivant vers l'île. Un capitaine de chalutier courageux viendra porter secours aux trois survivants, inconscients...

Situé en 2006, le récit met l'accent sur la situation épouvantable de l'Érythrée, véritable dictature qui tue sa population à petit feu, lui imposant un service d'état qui dure trente ans, endoctrinant les plus faibles, arrêtant et torturant les opposants, etc. Les jeunes les plus téméraires tentent de s'enfuir, déterminés à connaître un sort meilleur. Face à cette tragédie, l'Italie a promulgué la loi Bossi-Fini, au mépris de plusieurs lois et

conventions internationales, sanctionnant ceux qui portent secours aux naufragés, tel le père d'Ugo, condamné pour aide à l'immigration clandestine. Un récit engagé et émouvant, se terminant néanmoins sur une note d'espoir : à la « renaissance » de Mila et à sa prise de conscience correspond le sauvetage de trois vies et d'une quatrième en devenir, celle du bébé porté par Saafiya, sur la voix duquel se clôt le roman.

***Une caravane en hiver*, Benoît Séverac, Syros, 2018³.**

Fils de « bonne famille », Arthur, lycéen âgé de 16 ans, féru de rugby, est-il en train de basculer du mauvais côté ? C'est ce que se demandent sérieusement Mireille et Étienne Hacquard en constatant que les notes de leur fils chutent, qu'il a vidé son livret A et même qu'il leur dérobe de l'argent. Mais le détective qu'ils ont embauché leur raconte une tout autre histoire : ayant été témoin de l'agression d'Adnan, un réfugié syrien de son âge vivant dans une caravane avec Nooda, sa mère malade, Arthur leur apporte régulièrement nourriture et médicaments. Face à la détermination de leur fils, les parents, surtout Mireille, décident de prendre le relais et d'aider les deux réfugiés, notamment en faisant en sorte que leur ami médecin, Christian Zamparutti, soigne Nooda. Les préjugés finissent par s'estomper et des liens solides se nouent. Le récit bascule alors dans une intrigue digne d'un roman d'espionnage, lorsque Nooda disparaît brutalement et que les deux adolescents se mettent en danger pour la retrouver. Bien que se revendiquant de la fiction et de tous ses artifices, comme en témoignent la course poursuite finale ou le mariage de Nooda et de Christian, ce roman solidement documenté s'appuie sur une réalité qui touchera les adolescents : les parents d'Adnan sont des intellectuels, opposants connus au régime de Bachar-el-Assad, lequel n'hésite pas à envoyer en France des agents à sa solde pour traquer les résistants. Une fois son mari assassiné, Nooda a fui le pays, connaissant le parcours, hélas tristement classique, de tous les exilés : embarquement sur un canot fragile et surchargé, racket, passeurs qui confisquent les passeports, internement dans des camps. Mais elle a décidé de continuer à servir la cause de l'opposition, en secret, ce que son fils, qui croyait tout savoir d'elle, lui pardonnera difficilement. L'amitié indéfectible unissant les deux garçons reste le fil rouge du récit et elle en remonte aux adultes, parfois frileux ou aveuglés par leurs préjugés, tels Étienne au début. Tout en dénonçant le sort réservé aux réfugiés syriens que l'on cherche à

3. Un autre roman de l'auteur, *Little sister*, a été présenté dans le n° 66 de *Recherches* (2017), « Terrorisme, volet 1 ».

déloger des HLM voués à la destruction qu'ils squattent, l'auteur insiste sur les solidarités possibles et mise sur l'entraide.

***La fille qui n'existait pas*, Natalie C. Anderson, traduit de l'anglais (États-Unis) par Julie Lafon, PKJ, 2018.**

La narratrice, Tina, âgée de 16 ans, fait partie d'un gang depuis l'assassinat de sa mère cinq ans plus tôt. Elle vit dans une rue de Sangui, au Kenya, et se targue d'être une voleuse hors pair. Toujours sur ses gardes et ne se fiant qu'aux règles qu'elle se fixe, elle éprouve une vive affection vis-à-vis de sa demi-sœur Kiki, placée chez les sœurs, à laquelle elle rend visite chaque semaine, ainsi qu'une haine immense vis-à-vis de M. Greyhill, ex-employeur et meurtrier de sa mère. Aussi, quand M. Omoko, le chef des Goondas, lui ordonne de voler des données informatiques chez le riche homme d'affaires, elle jubile à l'idée de pouvoir se venger. Mais elle est surprise par Michael Greyhill, avec lequel elle a grandi : il lui rappelle leur amitié et tente de la convaincre que son père est innocent. Les deux jeunes gens, aidés de Skinny, un geek ami de Tina, se lancent alors dans une dangereuse enquête qui va bouleverser toutes les certitudes de la jeune fille. Tina replonge en effet dans le passé congolais de sa mère, le sien et découvre ses origines.

Il s'agit d'un roman qui tranche par rapport à la production actuelle pour les adolescents et jeunes adultes, en ce sens qu'il dévoile aux lecteurs une réalité africaine qu'ils connaissent souvent peu : le récit, fictif certes, mais sérieusement documenté (l'auteure a nourri son intrigue d'expériences concrètes vécues en Afrique), leur fera prendre conscience que la majeure partie des réfugiés africains se dirige d'abord et avant tout vers les pays proches et leur en fera comprendre les motifs. En retournant dans son village natal situé en République Démocratique du Congo (ex-Zaïre), Tina découvrira les fondements de son histoire et les raisons qui ont fait d'elle et d'Anju, sa mère, des réfugiées. Le roman dépeint de façon saisissante, voire très dure, ce qui contraint les populations à fuir leur pays en guerre où les pires exactions sont commises, notamment vis-à-vis des femmes et des enfants : viols comme arme de guerre, corruption, trafics en tout genre, milices exerçant une violence sanguinaire en toute impunité, enfants enrôlés comme soldats, populations réduites en esclavage dans les mines, tout cela au nom de l'argent et du pouvoir qu'il confère. Un récit sans didactisme qui se lit d'une traite.

Enfin, me sont revenus en mémoire quelques ouvrages plus anciens que j'ai beaucoup exploités à l'époque, épuisés parfois, que l'on trouvera néanmoins d'occasion ou en médiathèque. Ils prouvent, s'il en était besoin,

que les auteurs pour la jeunesse, du moins certains, n'ont jamais hésité à évoquer les grands problèmes du monde contemporain à travers la fiction.

Quitter son pays, Marie-Christine Helgerson, Castor Poche Flammarion, 1981 (dernière édition : 2010).

La famille Xiong fuit la guerre qui ravage le Laos. Tsi, Niam et leurs quatre enfants entament un long périple à pied, au cours duquel le bébé Pao meurt noyé dans le Mékong. Affamés, terrorisés et épuisés, ils arrivent dans un camp en Thaïlande, au sein duquel ils resteront parqués durant plusieurs mois, avant de connaître une nouvelle vie en France, où se sont implantées d'autres familles Hmongs. Récit qui m'avait beaucoup marquée à l'époque : rédigé au présent, court mais percutant, il décrit avec réalisme l'éprouvante odyssee des réfugiés asiatiques de cette époque.

Les évadés du bout du monde, Romain Slocombe, Croche Patte, Syros, 1987.

Même contexte, ou presque, pour ce très court roman, rédigé au présent, dans un style simple et efficace. Octobre 1972 : la guerre du Vietnam touche à sa fin ; Jean-Marc Vernet, un jeune reporter photographe de 27 ans travaillant pour l'AFP, fait la connaissance de Srieng, une petite fille Mnong, et de sa famille. Trois ans plus tard, le jeune homme retrouve la fillette, blessée, au camp de Maï Rut en Thaïlande et décide de la faire venir en France ainsi que sa famille. Entre temps, ces montagnards du Vietnam auront connu toutes les souffrances liées aux conséquences de la guerre, notamment à la chute de Saïgon ; ils ont fait partie des boat-people sillonnant la mer de Chine avec l'espoir de trouver refuge dans les pays voisins. Magnifiques illustrations en noir et blanc de l'auteur.

Moi, Félix, 10 ans, sans papiers ; Moi, Félix, 11 ans, français de papier ; Moi, Félix, 12 ans, sans frontières, Marc Cantin, Milan Poche Junior, 2000, 2003, 2003 (rééditions 2015, 2016, 2017).

Arrivés clandestinement de Côte d'Ivoire, Félix, sa mère, son grand-frère Moussa et sa petite sœur Bayamé sont hébergés, ou plutôt cachés, chez l'oncle Massoudé à Brest. Ils fuient la misère et l'exploitation dont ils sont victimes dans leur pays ; mais faute d'argent pour payer le passeur et la traversée en cargo, le père a dû rester travailler dans la plantation de cacaoyers. Félix est vif, mature : c'est lui qui raconte leur quotidien, entre le deux-pièces de son oncle en journée et la cave où ils dorment la nuit. Sa mère trouve rapidement un travail non déclaré, son frère un petit job : l'avenir semble radieux, mais Félix ne supporte pas de rester enfermé. Ayant obtenu de faire des courses dans le quartier, il finit par se faire repérer et on

les dénonce. Ironie du sort, sa famille est arrêtée puis expulsée, alors que le jeune garçon réussit à échapper aux policiers. Commence alors pour Félix un long chemin, parsemé d'errances, de mensonges, de fuites ; deux ans de séjour clandestin en France, avec de nombreuses péripéties à la clé...

Ces trois courts romans se lisent facilement ; Félix est un personnage attachant qui voudrait vivre le plus normalement possible. Il sait qu'il porte les espoirs de sa famille mais souffre d'en être séparé. Bien que très intelligent, il se comporte parfois comme un garçon de son âge, sans réfléchir, de façon naïve ou irresponsable. Il n'accepte pas de voir ses proches baisser la tête et jouer les « bons immigrés » qui se fondent dans la masse, en se faisant remarquer le moins possible. Mais il est courageux et attire la sympathie. Il peut heureusement compter sur son oncle et sa tante, leurs amis, à Rennes, qui le font passer pour leur fils, ses copains français et surtout sur Flavie et son père Patrick qui l'hébergeront clandestinement à Lamballe. La décision de renoncer à la nationalité française, alors qu'on la lui offrait suite à son acte de bravoure (cf. l'actualité récente), m'a semblé conforme aux réactions d'un jeune adolescent de 12 ans désireux de retrouver les siens.

Et pour les plus âgés et/ou les plus murs, on pourra bien sûr proposer le magnifique roman de Laurent Gaudé, *Eldorado* (Actes Sud, 2006) qu'on trouve en poche.

DOCUMENTAIRES

On pourra compléter cette sélection par des documentaires sur le sujet. Les éditions **Autrement** proposent par exemple la collection « Français d'ailleurs » au format poche (4 titres sur les 11 parus, 4,95 €). Cette collection sur l'histoire de l'immigration en France, soutenue par la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, comporte un court récit centré sur un enfant immigrant en France, complété par un dossier documentaire et pédagogique.

Reem, Leila, Adama... tous Français d'ailleurs. Six histoires d'immigration pour comprendre les débats d'aujourd'hui, Valentine Goby et Ronan Badel, Casterman, 2016⁴.

Il s'agit de la réunion de cinq ouvrages déjà parus, plus un inédit qui présente l'histoire de Reem, jeune réfugiée syrienne. J'ai déjà eu l'occasion de présenter, sous forme unitaire (cf. ci-dessous), celle d'Adama⁵ et de Lyuba⁶, intitulée *Lyuba ou la tête dans les étoiles (2014) de Valentine Goby/ R. Badel* qui met en scène la vie quotidienne d'une jeune Rom en Seine-Saint-Denis.

On y trouvera en outre celle d'Antonio (Espagne 1936), de Leila (Algérie 1962) et de Thién An (Vietnam 1975). Lectures faciles, essentielles pour aborder le sujet avec les plus jeunes. Pour chaque opus vendu, un euro est reversé au « Réseau Éducation Sans Frontières » (RESF).

Adama ou la vie en 3D, Du Mali à Saint-Denis, Valentine Goby, illustrations d'O. Tallec. Français d'ailleurs, Casterman, 2015 (format poche).

Même si cette fiction-documentaire, située en 1988, a été rédigée il y a quelques années déjà, elle n'en reste pas moins d'une actualité brûlante. Adama commence à s'interroger sur sa culture d'origine lorsqu'un musicien malien ami, Ibrahima, est arrêté par la police pour être expulsé. Né en France, vivant dans la cité Louise Michel à Saint-Denis, ce collégien passionné de musique se demande alors pourquoi tant de Maliens quittent leur pays pour venir s'entasser en banlieue parisienne. Très impliqué dans les actions associatives, y compris à Kayes, sa ville d'origine, son père lui propose de l'accompagner pour l'inauguration d'une école qu'il a contribué à financer. Ce sera l'occasion pour Adama de découvrir ses racines, de mieux se connaître et de comprendre les motivations des candidats à l'immigration. Dossier, réactualisé, en fin d'ouvrage.

Les réfugiés et les migrants, Ceri Roberts, illustré par Hanane Kai, « Explique-moi », Nathan, 2017.

Pourquoi des gens décident-ils de fuir leur pays ? Quel est leur devenir ? C'est ce que cet album simple et complet se propose de présenter aux enfants ; il se met à leur portée et les implique, en veillant toutefois à ne pas

4. Coups de cœur en ligne « Printemps-Été 2016 », <http://www.revue-recherches.fr/?p=2445>

5. Coups de cœur en ligne « Automne-Hiver 2015 », <http://www.revue-recherches.fr/?p=1814>

6. Présenté dans le n° 61 de Recherches, 2014.

les angoisser. Des références et des mots expliqués en fin d'ouvrage. Une collection engagée, destinée à sensibiliser les enfants aux grands problèmes du monde contemporain, dont j'ai déjà eu l'occasion de présenter d'autres titres⁷.

***Enfants d'ici, parents d'ailleurs. Histoire et mémoire de l'exode rural et de l'immigration*, Carole Saturno, illustrations d'O. Balez, F. Burkel, B. Dubois, G. Dubois et R. Perrin, « Par quatre chemins », Gallimard Jeunesse, 2005. Nouvelle édition mise à jour en 2017.**

Une somme sur le sujet à travers l'histoire de 15 enfants dont les parents ou grands-parents ont quitté leur pays d'origine pour de multiples raisons. Cinq grandes périodes allant de 1850 à nos jours retracent les vagues d'immigration qui ont contribué à enrichir la France à tous points de vue. Chaque chapitre suit le même schéma : le récit d'un enfant détaillant ses origines et sa culture ; des repères historiques et géographiques qui le remettent en contexte ; des extraits de lettres et témoignages élargissant les propos. L'histoire singulière de chacun s'insère dans celle de l'humanité. Nombreux outils précieux en fin d'ouvrage.

QUELQUES FILMS SUR LE SUJET

Des films documentaires

***La ville monde*, Atarès Bassis, 2018.** Diffusé sur France 3 et projeté en salles, ce documentaire revient sur la création du camp de Grande-Synthe, La Linière, qui abrita pendant un an 2500 migrants avant d'être incendié.

***Central airport T.H.F*, Karim Aïnouz, 2018.** L'aéroport de Tempelhof à Berlin fut fermé en 2008, puis reconverti en parc urbain ; il est à présent devenu un centre d'accueil pour les demandeurs d'asile. Ibrahim, étudiant syrien de 18 ans, narre, durant un an, le quotidien des réfugiés qui y vivent dans l'attente de leur sort.

***Libre*, Michel Toesca, 2018.** Le documentariste, originaire de la vallée de la Roya, a filmé durant deux ans les actions engagées par l'agriculteur Cédric

7. Coups de cœur en ligne « Printemps-Été 2018 », <http://www.revue-recherches.fr/?p=5142>.

Herrou et d'autres habitants ou associations, afin d'accueillir les migrants qui traversent la frontière franco-italienne par la montagne. Souvent arrêté et menacé d'emprisonnement, cet agriculteur militant oblige l'État à respecter ses propres lois en matière de droit d'asile et de protection des mineurs. Le « principe de fraternité » a fini par l'emporter sur le « délit de solidarité », au prix d'un long combat.

***Le retour des frontières*, Simon Brunel et Nicolas Pannetier, 2017.** Au cœur même de l'Europe de Schengen, les frontières se réinstallent. Un paradoxe vu par le prisme de six frontaliers qui, après avoir connu le rideau de fer, puis l'ouverture, vivent de nouveau derrière des barricades. Édifiant !

***Les réfugiés de Saint-Jouin*, Ariane Doublet, 2016.** Suite à une délibération et un vote du conseil municipal, cette commune normande de 1800 habitants, où le Front National obtient 35 % des suffrages, a préparé l'accueil d'une famille de réfugiés syriens. Pendant un an, la réalisatrice a suivi l'aménagement du logement par des bénévoles, les réactions contrastées des habitants, l'inertie des pouvoirs publics dans l'incapacité de proposer une famille, alors même que le président Hollande avait sollicité les communes en 2015. La famille Hammoud sera finalement accueillie par le biais d'une association et l'on suit avec émotion le début de leur intégration dans la commune. Durement éprouvée, avec deux fils tués, un autre torturé, une fille blessée, cette famille engagée entame le parcours des demandeurs d'asile : on entend ainsi plusieurs récits tels qu'ils seront présentés à l'OFPRA, (Office français de protection des réfugiés et apatrides) ; et peut enfin s'abandonner aux plaisirs des retrouvailles (un fils et une fille étaient en France depuis trois ans) et d'une vie simple, tranquille. Ce documentaire, diffusé récemment sur France 3, traite sans pathos et de façon très concrète ce qui pourrait être un exemple à suivre : il y a 36 000 communes en France ! Deux phrases que je vous laisse méditer : « Je n'avais pas le rêve d'être réfugié » déclare un fils, journaliste en Syrie ; « Finalement, ils sont gentils » reconnaît un policier, porte-parole d'une population réticente...

***Fuocammare, par-delà Lampedusa*, Gianfranco Rosi, 2016.** Cette île de 6000 habitants a vu arriver, depuis vingt ans, 400 000 migrants dont 15 000 au moins sont morts. Refusant le sensationnalisme habituel et prenant tout son temps, le réalisateur est resté sur place plus d'un an afin de témoigner de deux réalités qui se côtoient sans pratiquement jamais se rencontrer, symbole de l'indifférence manifestée par l'Europe à l'égard de ceux qui risquent tout pour échapper à leur condition et le paient très cher, dans tous les sens du terme. Sa caméra suit d'une part le parcours de Samuele : le jeune garçon, âgé de 12 ans, ne se sépare jamais de sa fronde, aime chasser les oiseaux et

doit vaincre le mal de mer, car il sera pêcheur comme ses père et grand-père. D'autre part, le réalisateur donne à voir le travail, efficace et organisé, de tous ceux qui secourent les naufragés, puis s'occupent d'eux. Aucun commentaire n'accompagne les images, qui parlent d'elles-mêmes, aucun voyeurisme, beaucoup de distance, même si l'émotion affleure lorsque l'on voit des cadavres entassés dans une cale ou que le médecin, Pietro Bartolo, avoue son immense désarroi.

Des films de fiction

***Fortuna*, Germinal Roaux, 2018.** Fortuna, jeune Éthiopienne de 14 ans, a traversé la Méditerranée. Elle est recueillie par une communauté religieuse suisse qu'elle refuse de quitter, alors qu'un autre migrant prétendant la protéger l'a mise enceinte. Réalisé en noir et blanc, un film exigeant qui, au-delà du parcours tragique de tous ces migrants et de Fortuna, confronte les chanoines à une question cruciale : peuvent-ils encore invoquer le besoin de paix spirituelle pour éviter de voir la réalité du monde autour d'eux ? Tourné en décors naturels, sur les lieux-même qu'il évoque, ce film lent et esthétique fait la part belle à la spiritualité tout en délivrant un message politique.

***Amin*, Philippe Faucon, 2018.** Amin a laissé sa femme et ses trois enfants au Sénégal pour venir travailler dans le bâtiment en France. Balloté de chantier en chantier par son patron, il vit en foyer à Saint-Denis et retourne parfois au pays retrouver une femme qui ne supporte plus son absence, des enfants qu'il ne voit pas grandir et des frères qui comptent sur son argent pour monter une affaire. À l'occasion de travaux effectués chez elle, il rencontre Gabrielle, infirmière divorcée. À travers le sort d'Amin, c'est celui de tous les travailleurs immigrés travaillant en France pour nourrir leur famille (élargie) restée au pays – exil, déracinement, solitude, misère affective et sexuelle – qui est évoqué par petites touches, sans pathos, avec beaucoup de simplicité et de tendresse pour les personnages.

***Soy Nero*, Rafi Pitts, 2016.** Âgé de 19 ans, Nero Maldonado, né Mexicain, a grandi à Los Angeles ; depuis son expulsion, il n'aspire qu'à revenir clandestinement là où il se sent à sa place. Après avoir compris que le salut ne viendrait pas de son frère aîné Jesus, il s'engage dans l'US Army, devenant ainsi, comme tant d'autres étrangers, un « green card soldier » ; mais cela fera-t-il pour autant de lui un vrai citoyen américain et surtout à quel prix ? Une fable humaniste, dont le antihéros idéaliste, se heurte sans cesse à toutes sortes de frontières...

***Mediterranea*, Jonas Carpignano, 2015.** Deux jeunes Burkinabés émigrent vers l'Italie dans l'espoir d'y vivre mieux. Le spectateur vit avec eux les affres du voyage et se doute qu'ils ne sont pas au bout de leurs peines. Arrivés en Calabre et titulaires d'un permis de séjour provisoire, Ayiva et Abas connaissent la situation des travailleurs immigrés, soumis à l'esclavagisme et au racisme. Le premier accepte des travaux pénibles, non déclarés, tandis que le deuxième se révolte face à l'exploitation et au rejet. Un premier long métrage, inspiré de la réalité, notamment celle vécue par le comédien amateur interprétant le rôle d'Ayias, qui évoque la question des rapports entre l'Europe et les pays en voie de développement. Partir, rester ? La question n'est pas tranchée.

***Les mains en l'air*, Romain Goupil, 2010.** Cinquante-huit ans plus tard, Milana se souvient de l'élan de solidarité dont elle bénéficia. Scolarisée en CM2, la jeune Tchétchène fait partie d'une bande inséparable composée de Blaise, son amoureux, Alice, Claudio, Ali et Youssouf. Tout bascule le jour où ce dernier, sans papiers, est expulsé avec sa famille. Certains parents se mobilisent, Milana est hébergée par Cendrine qui la fait passer pour sa fille, mais ce sont surtout les enfants qui vont réagir. Film engagé, qui aborde les problèmes à hauteur d'enfant sur le ton de la comédie.